

Anna Szkonter-Bochniak

Politechnika Śląska

 <https://orcid.org/0000-0001-6867-4982>

Anna.Szkonter@polsl.pl

La post-mémoire et le problème de l'identité nationale et individuelle présentés dans la littérature mauricienne contemporaine d'expression française

Post-memory and the Problem with National and Individual Identity Presented in Contemporary Mauritian Literature in French

279

Abstract: In the article the author analyses the influence of post-memory in the formation of national and individual identity among the inhabitants of the young Republic of Mauritius presented in contemporary Mauritian literature in French. Important and at the same time tragic historical events of Mauritius are: slavery, the arrival and labour of indentured workers from India and the tragedy of the Chagos Islanders. The author analyses some texts by Ananda Devi and Shenaz Patel in which both writers describe the impact of ancestral history on the lives of characters representing the next generation from different ethnic groups living on the island. In her analysis, the author refers to the works of Marianne Hirsch, Paul Ricœur and Alex Mucchielli.

Keywords: memory, oblivion, history, slavery, coolies, Mauritian literature

L'île Maurice, un petit pays situé dans l'océan Indien, possède une histoire fascinante et mouvementée ainsi qu'une riche culture résultant du métissage ethnique. Ce petit territoire, inhabité jusqu'au XVII^e siècle, est visité, en 1511, par les Portugais. Pour ce qui est de la découverte officielle, des doutes planent, on cite, au moins, trois hypothèses, selon lesquelles, l'île est découverte, plus tôt, en 1502, par Domingo Fernandez ou, en 1512, par Pero Mascarenhas. Ce bout de terre connaît successivement les

colonisations : hollandaise (1638-1712), française (1715-1814) et anglaise (1814-1968). À partir du 12 mars 1968, l'île est un pays indépendant et, en 1982, elle devient la République de Maurice. La constitution mauricienne reconnaît quatre communautés principales : les Indo-Mauriciens (70 %), les Musulmans, les Sino-Mauriciens et la « population générale », composée des Créoles¹ et des Blancs (en général des Franco-Mauriciens) et les Îlois, habitants de l'archipel des Chagos, qui y vivent depuis 1967².

Dans notre analyse axée sur la problématique de la post-mémoire et les troubles identitaires soulevés par la littérature mauricienne contemporaine, nous aimerions examiner, d'une manière détaillée, les problèmes des trois communautés, tout en respectant l'ordre chronologique indiquant leur arrivée sur l'île : les Créoles, les Indo-Mauriciens et les Îlois. Nous avons décidé de nous appuyer sur quatre romans : *Soupir*, *Le Voile de Draupadi*, *L'Arbre fouet* d'Ananda Devi et *Le Silence des Chagos* de Shenaz Patel. Dans ces textes, les auteures évoquent les moments les plus douloureux de l'histoire de l'île Maurice : l'esclavage, l'engagisme³ et le drame des habitants des îles Chagos ainsi que leurs conséquences ultérieures ressenties par les générations suivantes. Le trauma collectif de la traite, le manque de souvenirs et de racines, les problèmes avec l'identité et l'appartenance observés chez les représentants des nouvelles générations sont le résultat de l'histoire tragique de l'île.

280

L'arrivée des premiers esclaves, venus principalement de Madagascar et du Mozambique, a lieu sous l'occupation française de l'île. Pour gérer le problème avec les esclaves, les Français adoptent le Code de l'Isle de France (le nom officiel de l'île Maurice à l'époque). Le document définit le statut civil et pénal des esclaves et fixe les rapports entre eux et leurs propriétaires ; ces derniers peuvent les vendre, louer ou même hypothéquer. Même si, suite aux postulats de la Révolution française, l'esclavage est aboli, les colons français, à l'île Maurice, ne commencent à respecter cette loi qu'à partir de 1835, à l'époque de la domination anglaise. Vu le manque de main-d'œuvre dans des sucreries, l'administration britannique décide, en 1829, de faire venir des *coolies*, travailleurs engagés de l'Inde ; ce processus finit en 1921. Leur vie sur l'île et les conditions de travail s'avèrent aussi difficiles et compliquées que l'existence des esclaves⁴. En général, les

¹ Nous appréhendons le terme « créole » dans l'acception mauricienne, à savoir des personnes d'origine africaine, dont les ancêtres étaient des esclaves. De nos jours, les Créoles mauriciens vivent en général en ville et sont catholiques.

² Les derniers Chagossiens arrivent à l'île Maurice en 1973.

³ À l'île Maurice, par le terme « engagisme », on désigne la venue et le travail des *coolies*, travailleurs engagés indiens, dans des plantations de canne à sucre.

⁴ Quant à différentes diasporas venues à l'île Maurice, il faut également mentionner les Juifs. En 1940, environ 1500 Juifs originaires de Hongrie et de République Tchèque, fuient la guerre en Europe et se dirigent en bateau vers la Palestine, sous le mandat du

nouveaux arrivants signent un contrat de travail de 5 ans, après ce temps, ils peuvent retourner en Inde mais la plupart restent à l'île Maurice. Au XIX^e siècle, vient la diaspora chinoise, la plus petite de tous les groupes ethniques⁵. Le dernier événement douloureux et controversé de l'histoire contemporaine mauricienne est la venue forcée des habitants des îles Chagos-Diego Garcia, transmises par les Mauriciens aux Anglais en vertu de l'accord signé au moment de l'indépendance de l'île Maurice, en 1968. Désormais, les îles Chagos constituent le territoire d'outre-mer du Royaume-Uni, donné à bail de 50 ans aux Américains. L'île principale, Diego Garcia, en raison de son emplacement stratégique, au milieu de l'océan Indien, est occupée par l'armée américaine. La base militaire s'avère utile pour les Américains surtout pendant le conflit en Afghanistan et en Irak.

Dans *La Mémoire, l'histoire et l'oubli*, Paul Ricœur souligne que les éléments essentiels formant la mémoire, tant individuelle que collective, sont : des empreintes écrites, des marques affectives et des traces gravées dans le cerveau des témoins⁶. Le philosophe nomme ces traces : la présence ou l'absence. En effet, le problème avec les souvenirs, ce n'est pas seulement la perdurance de la mémoire mais c'est aussi l'oubli, le manque de souvenirs, la mémoire refoulée, blessée, malade, le passé manipulé, abusé, déformé mais aussi archivé, officiel et partagé. Paul Ricœur fait également la distinction entre la remémoration d'un souvenir et la mémorisation de celui-ci. Le premier mécanisme consiste à se rappeler consciemment un événement, tandis que, dans le deuxième cas, il est question de l'apprentissage de quelque chose où opère l'un des savoirs : un savoir-faire ou un pouvoir-faire⁷. Le chercheur met en relief que certains peuples et pays marqués par une histoire tragique peuvent transmettre aux futures générations la violence fondatrice :

Ce que nous célébrons sous le titre d'événements fondateurs, ce sont pour l'essentiel des actes violents légitimés après coup par un État de droit précaire, légitimés, à la limite, par leur ancienneté même, par leur vétusté. Les mêmes événements se trouvent ainsi signifier pour les uns gloire, pour les autres humiliation. À la célébration, d'un côté, correspond l'exécration, de l'autre. C'est ainsi que sont emmagasinées, dans les archives de la mémoire collective, des blessures réelles et symboliques⁸.

Marianne Hirsch, de son côté, forge le concept de post-mémoire pour décrire l'impact de la mémoire traumatique sur les générations

Royaume-Uni. Cependant, l'administration britannique craignant des émeutes, leur interdit l'entrée dans ce pays et les expédie vers sa colonie à Maurice, où ils sont déportés et internés en prison, jusqu'à la fin de la guerre. Ensuite, ils quittent l'île.

⁵ Cf. A. Toussaint, *Histoire de l'île Maurice*, Paris, Presses Universitaires de France, 1971.

⁶ P. Ricœur, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 18.

⁷ *Ibid.*, p. 69-70.

⁸ *Ibid.*, p. 98.

suivantes⁹. Au début, on évoque ce terme pour décrire le drame des enfants et des petits-enfants des survivants de la Shoah. La chercheuse souligne le fait de la transmission intergénérationnelle des expériences douloureuses tant au niveau personnel que collectif. La « génération d'après » reçoit en héritage des souvenirs tragiques du passé de ses ancêtres ce qui a des conséquences dans la constitution de l'identité individuelle et collective. En écoutant des témoignages de grands-parents, de parents, en regardant des photos et en consultant des archives, les descendants des rescapés de l'Holocauste ont l'impression d'avoir vécu eux-mêmes le traumatisme ; cela a un impact sur leur psychisme et leur comportement. Plus tard, Régine Robin donne une nouvelle définition de la post-mémoire qui est « la transmission des traumatismes de la guerre ou du génocide par ceux qui n'ont pas connu la guerre ou qui étaient trop jeunes pour comprendre la gravité des événements »¹⁰. À propos des descendants, Paul Riceur remarque que se souvenir ce n'est pas uniquement se référer à une image du passé mais c'est aussi la chercher dans des archives ou dans des témoignages¹¹.

282 Compte tenu de son histoire, la société mauricienne est pluriethnique, multiculturelle et plurilingue. Elle est désignée communément comme population « arc-en-ciel » dont le slogan officiel est « l'unité dans la diversité ». Néanmoins, le peuple mauricien n'est pas uni, chaque communauté vit séparément. À l'île Maurice, on désigne ce phénomène par le terme : « communalisme ». En réalité, la langue créole, langue créée par les esclaves emmenés d'Afrique, parlée par la plupart des Mauriciens, est le seul élément unificateur pour les habitants de ce pays. Ce qui caractérise la population, c'est la quête des origines, le problème avec la mémoire ou l'oubli, la filiation et l'ancestralité. Les problèmes identitaires sont visibles surtout chez les Créoles (les descendants des esclaves) et chez les Indo-Mauriciens (dont les ancêtres sont venus de l'Inde). Il est possible de parler aussi de la non-intégration à la société de certains habitants, cela concerne, en particulier, les Créoles et les Îlois. Citons ici la définition de l'identité sociale donnée par Alex Mucchielli, qui est « [...] la somme de toutes ces relations d'inclusion ou d'exclusion par rapport à tous les groupes constitutifs d'une société (ou de la société si l'on prend comme groupe, à un instant donné, un très grand groupe comme une nation ou une civilisation) »¹². À l'île Maurice, la cohésion sociale reste toujours très fragile malgré les tentatives des politiciens de créer la solidarité nationale et de respecter les traditions de toutes les communautés. Dernièrement, on essaie de valoriser chaque groupe eth-

⁹ M. Hirsch, *Family Frames. Photography Narrative and Postmemory*, Cambridge, Harvard University Press, 1997, p. 291-306.

¹⁰ R. Robin, *La Mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003, p. 322.

¹¹ P. Riceur, *op. cit.*, p. 67.

¹² A. Mucchielli, *L'Identité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 86.

nique ; on a institué une fête spéciale, qui se déroule le 2 septembre, pour commémorer l'engagisme. Le lieu dit l'Aapravasi Ghat est devenu le symbole désignant le point de débarquement des premiers engagés indiens venus à l'île Maurice. Pour ce qui est des endroits importants pour les Créoles, c'est, en particulier, le Morne Brabant qui représente la résistance des marrons¹³ ; la montagne est inscrite sur la Liste du patrimoine mondial de l'Unesco. Le gouvernement mauricien essaie de mettre en valeur la culture des descendants des esclaves africains, surtout le chant et les danses folkloriques (en particulier, le séga).

Les problèmes identitaires des Mauriciens résultent indubitablement du passé colonial du jeune pays. Markus Arnold fait une remarque pertinente sur ce sujet :

Avec plus de trois siècles de règne colonial – avec de longues périodes d'esclavagisme et d'engagisme – et moins de 50 ans de postcolonialité, le passé et son interprétation jouent un rôle majeur à Maurice, d'autant plus qu'aucun groupe ne peut revendiquer une autochtonie¹⁴.

Le chercheur ajoute que c'est surtout la communauté créole qui paraît « amputée de son histoire »¹⁵, car ce groupe ethnique était marginalisé et sa culture était dévalorisée ; les Créoles se sentaient dominés culturellement et politiquement par les Indo-Mauriciens, la collectivité la plus grande de l'île.

En analysant la littérature contemporaine mauricienne, on peut constater que bien des auteurs sont passésistes. Ils mentionnent le passé colonial avec toutes ses injustices ainsi que le présent difficile marqué par des problèmes ethniques. Dans les textes littéraires, le mot « esclavage » est un vrai leitmotiv, les écrivains en abusent même¹⁶.

Les Créoles

Nous débiterons notre argumentation par la présentation d'Anan-da Devi (née en 1957) qui est l'écrivaine contemporaine mauricienne la plus connue, récompensée de beaucoup de prix littéraires prestigieux. Elle

¹³ Un marron désigne un esclave qui s'enfuit ; URL : <http://www.axl.cefan.ulaval.ca/afrique/marrons.htm>, consulté le 07.01.2018.

¹⁴ M. Arnold, *La Littérature mauricienne contemporaine. Un espace de création postcolonial entre revendications identitaires et ouvertures interculturelles*, Berlin, LIT Verlag, Dr. W. Hopf, 2017, p. 102.

¹⁵ *Ibid.*, p. 121.

¹⁶ *Ibid.*, p. 151.

a à son actif douze romans, des textes poétiques, des recueils de poésie, de nouvelles, un texte à caractère autobiographique, un livre pour enfant. À part son activité littéraire, elle est également traductrice. Ananda Devi est anthropologue de profession et ce qui paraît intéressant dans notre analyse, c'est qu'elle a consacré sa thèse de doctorat à la problématique de l'identité de la minorité ethnique telugu dont était issue sa mère. Dans ses textes, l'auteure mentionne, entre autres, les problèmes des Créoles (*Rue la Poudrière, Soupir, La Vie de Joséphin le Fou, Ève de ses décombres*), des Indo-Mauriciens (*Le Voile de Draupadi, L'Arbre fouet, Moi, l'interdite, Pagli, Le Sari vert*), des Indiens (*Indian tango*, l'action du roman se passe en Inde). Dans ses derniers romans (*Les Jours vivants* et *Manger l'autre*), la romancière est plus attirée par des problématiques à caractère universel.

Dans *Soupir* (2002), l'auteure situe l'action du roman à Rodrigues¹⁷ et met en scène un petit groupe de Créoles qui, après le passage d'un cyclone, quitte la capitale de l'île, Port-Mathurin, et s'installe au sommet de la colline nommée Soupir pour y cultiver de la ganja. Patrice l'Éclairé, chef de la communauté, assume le rôle de conteur. Il continue ainsi la tradition africaine de la transmission orale de savoir et de souvenirs. En effet, la mémoire, surtout la mémoire refoulée, l'oubli et le manque d'Histoire collective et individuelle constituent l'un des problèmes majeurs de ce texte devien. Une fois, le narrateur mentionne ainsi le passé colonial : « Personne ne savait ce qui s'était passé ici. C'était trop lointain et cruel, ces corps difformes et torturés, ces moignons levés en prière »¹⁸. Et même si les personnages refusent de connaître la vérité, ils sont hantés par la mémoire de leurs aïeux. À l'époque coloniale, la colline Soupir a servi de refuge à quelques marrons. Constance, une habitante de cet endroit, prétend entendre des voix de ces esclaves-fantômes. Elle raconte : « Je les ai vus. Je les entends tous les soirs. Il y en a eu vingt, exactement. Mais les chaînes, le fouet, tout ça, n'ont pas réussi à les dompter » (S, 115). Le sort tragique des personnages peut être interprété comme l'héritage de leurs ancêtres, c'est une sorte de piège et de malédiction. Antje Ziethen croit aussi que la violence omniprésente dans le roman a ses sources dans le cauchemar vécu par les générations précédentes :

La confrontation avec le passé met à nu la cyclicité périlleuse, résultant d'un traumatisme multigénérationnel. La géhenne des ancêtres-esclaves se prolonge dans le présent, véhiculé par le silence et la violence contre soi-même ou envers les proches. Le trauma de l'esclavage devient inconsciemment un agent structurant de la réalité et préside à la désintégration de la communauté de Soupir¹⁹.

¹⁷ L'île Rodrigues constitue l'un des districts de la République de Maurice. Les habitants de Rodrigues sont en majorité les descendants d'esclaves noirs d'Afrique.

¹⁸ A. Devi, *Soupir*, Paris, Gallimard, 2002, p. 113. Dans la suite du texte noté en S.

¹⁹ A. Ziethen, *Géo / Graphies postcoloniales. La poétique de l'espace dans le roman mauricien et sénégalais*, Wissenschaftlicher, Verlag Trier, 2013, p. 81.

Il est clair que les habitants de Soupir peuvent réussir seulement à condition de se libérer de ce lourd fardeau ; pour y parvenir, ils devraient faire le travail de deuil qui leur permettrait de se délivrer définitivement des chaînes de l'esclavage de leurs ancêtres.

L'action du roman n'est pas linéaire ; il arrive quelquefois à Patrice l'Éclairé de relater le même événement sous un autre angle (c'est le cas du viol de Marivonne, le meurtre de Noëlla), il est alors question de la mémoire manipulée. Les autres personnages souffrent aussi de l'amnésie ou de la perte de repères comme Pitié (ne se rappelle pas son nom), Royal-Palm (ne connaît pas ses parents) ou Marivonne (ne sait pas qui est le père de son enfant). Les troubles mnémoniques entraînent les problèmes avec l'identité tant collective qu'individuelle. Patrice l'Éclairé constate : « Nous, nous étions des gens du présent, puisque nous ne savions rien du passé et que nous n'avions pas de futur » (S, 19). Le narrateur met en relief le manque d'espoir chez les habitants de Soupir qui vivent comme des morts-vivants.

Ce qu'il faut souligner, c'est le caractère inhospitalier de toute l'île dont la terre est aride : « Lieu de ronces, cailloux, roche basalte, en déséquilibre sous le ciel bleu, écrasé par la bouche des collines » (S, 13) ; la nature n'aide pas les hommes à y vivre, ici rien ne pousse. Une fois, Patrice l'Éclairé remarque que la terre est empoisonnée par la rage des esclaves obligés de la travailler (S, 115). À Soupir, il est impossible de prendre racine dans le sens littéral et figuré. À ce propos Marie-Caroline Meur écrit :

En effet, les racines sont incrustées dans la terre ; cette dernière rejette les gens de Soupir, ne veut plus les nourrir, ne les laisse s'ancrer nulle part : tout comme les personnages n'acceptent pas leurs origines esclaves et l'importance de Soupir comme lieu fondateur de leur Histoire, la terre, réciproquement, leur refuse leur dernier espoir, à savoir la culture de ganja²⁰.

Dans *Soupir*, les toponymes sont aussi significatifs, à part l'appellation de la colline, il y a un autre nom propre spécial : « Bwa mort » (Bois mort).

La tentation de suicide de Patrice l'Éclairé et de ses copains, après le viol et le meurtre de Noëlla, peut être appréhendée d'une manière symbolique. Il est possible de faire un rapprochement avec une légende populaire à l'île Maurice. D'après ce mythe, à l'époque coloniale, des marmons, pourchassés par les Anglais, qui en réalité voulaient leur annoncer l'abolition de l'esclavage sur l'île, non pas les emprisonner, au lieu de se

²⁰ M.-C. Meur, « La dégradation des symboles : du père au lepesan, du guerrier au drogué, d'Énée au joueur de dominos », *Plume francophone*, dossier n° 25, *Ananda Devi*, 2008, URL : <https://la-plume-francophone.com/2008/03/19/ananda-devi-soupir/>, consulté le 12.07.2020.

soumettre, se sont décidés au suicide collectif, en se jetant du sommet du Morne Brabant.

Cependant, la fin du roman paraît optimiste, Royal-Palm, qui explore sans cesse l'île pour y retrouver ses racines, descend dans le « ventre de la Terre » (S, 223), passe comme dans une machine à remonter le temps par différentes ères géologiques et, enfin, il rattrape le passé.

Les Indo-Mauriciens

286

Dans les romans *Le Voile de Draupadi* (1993) et *L'Arbre fouet* (1997), Ananda Devi évoque, entre autres, le problème de la post-mémoire chez la progéniture des travailleurs indiens engagés qui viennent à l'île Maurice au XIX^e siècle. Les *coolies*, en général des paysans, appartiennent le plus souvent aux basses castes indiennes. Pour les représentants des castes supérieures, en particulier pour les Brahmanes, situés à la tête de la hiérarchie, le périple en bateau, à travers les eaux de l'océan Indien, est interdit. Ce tabou est connu en hindi sous le nom de *Kala pâni* (les eaux noires de l'océan). Les raisons de cette interdiction proviennent de l'hindouisme. Selon les principes de la religion, les Indiens ne doivent pas avoir des contacts avec des personnes d'une autre confession, ils sont obligés d'effectuer les rituels de purification et d'ablution (ce qui semble difficile pendant le voyage en bateau), et ils ne peuvent pas s'éloigner trop des eaux saintes du Gange sous peine de rompre le cycle de réincarnations. Tout d'abord, le voyage océanique n'est interdit qu'aux membres de la caste brahmanique. Ensuite, ce tabou concerne toutes les castes. Dans la société mauricienne contemporaine, comme le remarque Vicram Ramharai, les Indo-Mauriciens sont très attachés aux traditions de l'Inde : « La population diasporique indienne a donc conservé un lien très fort avec son pays d'origine. Son identité passe par la conservation de son indianité, un élément qui la rattache au pays de ses ancêtres »²¹. Par conséquent, un interdit religieux brisé par les aïeux peut avoir des conséquences néfastes pour les générations ultérieures. Ananda Devi l'explique ainsi : « Cela a eu des séquelles sur l'Indo-Mauricien. Lorsque je le raconte, c'est pour montrer ces hommes qui n'arrivent pas à se défaire du passé, du

²¹ V. Ramharai, « Sociologie des relations ethniques entre descendants des Africains et des coolies dans la littérature mauricienne à l'époque coloniale et postcoloniale », *Romanica Silesiana*, n° 10 *Insularia*, sous la rédaction d'E. Szymoniak, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, 2015, p. 71.

mythe du pays natal »²². Dans *Le Voile de Draupadi* et *L'Arbre fouet*, l'auteure mentionne le trauma originel lié au *Kala pâni*, qui semble influencer les enfants et les petits-enfants des *coolies*. Anjali, la protagoniste-narratrice du premier roman, raconte l'histoire de sa famille, notamment de son grand-père venu de l'Inde : « Ils avaient tous traversé le 'Kala pâni', l'eau noire de l'océan, et ils savaient qu'ils étaient déjà morts pour ceux de leur caste qui avaient demeuré en Inde, que le rituel des morts avait été célébré en leur nom »²³. Ce voyage devient une vraie obsession pour les *jahaji bhai* (frères du bateau) et leurs familles (VD, 47). Ils se souvenaient des conditions terribles de cette traversée mais ce qui les attristait vraiment c'était la conscience de ne pouvoir revenir en arrière, retourner dans leur patrie. La mère d'Anjali, Yashoda, décrit ainsi les sentiments de son père et de ses compagnons :

[...] ce feu invisible et intérieur du regret, de la nostalgie de la terre perdue, le feu du 'Kala pâni', l'eau noire qu'ils ont été forcés de traverser et qui a effacé derrière eux toutes les traces, rompu toutes les attaches, englouti leur mémoire d'une manière tellement définitive que l'exil est devenu leur patrie, pas cette terre, pas cette île, non l'exil. [...] Je les vois, ils sont tous ensemble, les jahaji bhai ; tous unis dans leur errance, et personne ne sait vers quel lieu diriger leur vaisseau naufragé. Je dois les aider, oui. C'est ça, les aider (VD, 127).

Le sentiment de culpabilité ressenti par la première génération, transmis d'une manière inconsciente aux descendants, provoque des troubles identitaires chez les derniers. Dans le roman, il est question d'une malédiction qui circule entre les générations, d'un héritage de désespoir difficile à supporter. Sanjiva, frère de Yashoda et oncle d'Anjali « gardait ainsi toujours au fond de lui la mémoire de son père, une écorchure indélébile gravée sur le cœur. La longue chaîne d'expiation qui enserrait mon oncle de plus en plus étroitement commençait, pour lui, avec son père, et se terminait – du moins l'espérait-il – avec Vasanti [sa fille – A. Sz.-B.] » (VD, 46).

Le feu, évoqué par la mère de la protagoniste s'avère symbolique, car, tout d'abord, Vasanti, la cousine d'Anjali, fille de Sanjiva et la petite-fille du grand-père venu de l'Inde, meurt brûlée vive par des paysans dans son village, accusée de sorcellerie, ensuite Anjali prend part à la marche sur le feu en l'honneur de la déesse Draupadi, pour prier pour la guérison de son fils. Après ce rituel religieux, Anjali retrouve la paix, elle a « le sentiment d'une trêve, d'un passage hors du temps, et, plus tard peut-être le recommencement » (VD, 174-175).

²² Cité d'après K. Thorabully, « L'île intérieure, entretien avec Ananda Devi », *Notre Librairie*, n° 142, 2000, p. 61-62.

²³ A. Devi, *Le Voile de Draupadi*, Paris, L'Harmattan, 1993, p. 46-47. Dans la suite du texte noté en VD.

Dans *L'Arbre fouet*, Aeena, protagoniste-narratrice, revient dans la maison héritée de son père, à Souffleur. Sur place, elle ressent une ambiance étrange qui plane sur toute la demeure. Plus tard, elle découvre l'histoire de Dévika, la première habitante de la maison, dont elle est la réincarnation. Dévika et ensuite Aeena sont coupables de parricide. Kumari Issur fait une remarque intéressante concernant ce *karma* tragique. Selon la chercheuse, le père de Dévika est responsable du malheur :

Quant à la narratrice de *L'Arbre fouet*, la malédiction l'amène à être doublement parricide, puisqu'elle est responsable de la mort de son père au cours de ses deux vies. L'ancêtre qui commet la faute *originelle* et inexpiable de la traversée des eaux et qui entraîne toute sa descendance dans le cycle de son mauvais *karma*, voilà qui semble être une des clés de l'univers morbide d'Ananda Devi²⁴.

En effet, le père de Dévika appartenant à la caste des Brahmanes, premièrement, en venant à l'île Maurice, brise le tabou du *Kala pâni*, deuxièmement, dans sa nouvelle patrie, il s'occupe du commerce ce qui reste en désaccord avec le statut de sa caste.

Un autre élément qui surgit des époques révolues est le badamier, l'arbre qui pousse dans le jardin d'Aeena, appelé l'arbre-fouet par les habitants :

Au bout d'un temps, on ne peut plus départager l'histoire de la légende, le passé de ses ramifications, de ses florissantes incartades dans l'imagination des gens. On dit que cette propriété, au temps des coloniaux, avait un héritage d'esclavage et de martyre. Souvent, en parlant du grand badamier qui surplombe la maison, les gens disent 'pied-fouette', l'arbre du fouet. Oui, le nom est approprié. Le nom est juste. Mais ce ne sont pas les mêmes raisons qui nous poussent à lui donner ce nom. Les villageois disent que c'est l'arbre auquel on attachait les esclaves pour les fouetter, et le nom en est resté²⁵.

L'arbre-fouet joue également un rôle dans l'histoire de Dévika qui après l'acte d'insoumission envers son père, est attachée à l'arbre et flagellée par ce dernier. Dans la vie d'Aeena, le passé revient sans cesse. Les éléments déclenchant le surgissement du passé sont : l'arbre-fouet, les photographies de Dévika et de sa famille retrouvées dans le grenier, l'étang situé dans le jardin, dans lequel celle-ci a noyé son père.

À la fin du roman, Aeena, qui veut à tout prix se détacher de tous ces souvenirs encombrants, demande de couper l'arbre-fouet, vestige du passé et de la tragique histoire des esclaves et de Dévika.

²⁴ K. Issur, V. Hookoomsing, *L'Océan Indien dans les littératures francophones : pays réels, pays rêvés*, Maurice, Karthala Presses de l'Université de Maurice, 2001, p. 190-191.

²⁵ A. Devi, *L'Arbre fouet*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 41-42.

Les Îlois

Shenaz Patel (née en 1966) est journaliste, écrivaine et une intellectuelle très engagée dans le combat pour le meilleur avenir de son pays. Dans ses textes, l'auteure soulève différents problèmes sociaux ou politiques : le métissage culturel et ethnique dans *Le Portrait Chamarel* (2002), les abus sexuels sur les mineurs dans *Sensitive* (2003) ou l'exploitation et la pauvreté des ouvrières de l'industrie textile dans *Paradis Blues* (2014).

Dans *Le Silence des Chagos* (2005), l'auteure met en scène les habitants des îles Chagos (Diego Gracia, Salomon, Pero Banhos), transférés à l'île Maurice où ils vivent dans des conditions lamentables, en espérant toujours le retour à leur terre natale. Par le biais de ce roman, Shenaz Patel décrit, d'un côté, le drame des Chagossiens, d'un autre, par le choix du mot « silence » dans le titre, souligne l'indifférence de la plupart des Mauriciens et du monde entier²⁶ à la situation pénible de ce petit peuple, malgré d'incessants appels lancés aux autorités internationales.

Dans son ouvrage, l'écrivaine donne la parole à deux narrateurs : Charlesia et Désiré. La première est une vraie Chagossienne qui a quitté les îles natales avec toute sa famille. La maladie de son mari et la nécessité de l'hospitaliser ailleurs était la raison de leur départ et de leur arrivée à l'île Maurice. Plus tard, malgré leurs tentatives, ils ne réussissent pas à revenir aux îles Chagos. Par contre, Désiré ne connaît pas la terre de ses ancêtres, il est né sur le bateau, *Nordvear*, au large des Seychelles, qui transportait les Chagossiens vers la République de Maurice. De plus, à cause d'une faute administrative commise par un employé dans son acte de naissance, le garçon se retrouve sans nationalité et sans identité. Charlesia et Désiré continuent ensemble leur combat pour retourner enfin dans leur patrie, que Shenaz Patel décrit ainsi : « Chagos. Un archipel au nom soyeux comme une caresse, brûlant comme un regret, âpre comme la mort »²⁷.

Antje Ziethen remarque que la situation des Chagossiens, à l'île Maurice, rappelle celle des habitants de Soupir décrite par Ananda Devi : « Coupés de leurs terres natales, à savoir les îles Chagos, les personnages

²⁶ En 2001, les Chagossiens portent plainte contre l'Angleterre et, finalement, ils obtiennent gain de cause. La Haute Cour de justice du Royaume-Uni reconnaît que leur expulsion était illégale et, par conséquent, ils ont droit à la citoyenneté anglaise, au retour et à une indemnisation financière. En 2019, l'Assemblée générale de l'ONU adopte une résolution d'après laquelle la Grande-Bretagne devrait restituer l'archipel des Chagos à la République de Maurice. En 2020, sur la carte, conçue par l'ONU, l'archipel fait de nouveau partie de l'île Maurice, même si le territoire appartient toujours à l'Angleterre.

²⁷ Sh. Patel, *Le Silence des Chagos*, Paris, Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2005, p. 10. Dans la suite du texte noté en SC.

vivent, tels les ancêtres des habitants de Soupir, une rupture spatio-temporelle dont les effets se transmettent aux générations futures »²⁸. De plus, Charlesia utilise le même mot « morts vivants » que Patrice l'Éclairé de *Soupir* pour décrire leur statut actuel (SC, 144).

Dans notre analyse de la post-mémoire et de l'identité, nous nous pencherons sur le cas de Désiré, représentant de la deuxième génération, celui qui n'a pas de propres souvenirs de ses origines, qui se les crée à partir des histoires racontées par les témoins de leur exode des îles Chagos :

Il [Désiré – A. Sz.-B.] sait que, ce soir, quand elle [Charlesia – A. Sz.-B.] lui parlera, ce sera pour lui dire les mêmes mots : Chagos, Diego. Déportation. Exil forcé. Base militaire. Des mots qui chuintent et frappent, des mots qu'il appréhende sans en connaître le sens, parce qu'ils le déchirent et font couler parfois de ses yeux des larmes silencieuses qui glissent le long de son visage dans le pli amer qui contourne sa bouche (SC, 11).

290

Le jeune homme est tourmenté par le manque de souvenirs. Quand il était petit, sa mère, Raymonde, pour l'épargner, préférait lui cacher la vérité sur sa patrie et sur les circonstances de sa naissance, sur un bateau, en pleine mer, loin de la maison. En conséquence, Désiré ne comprenait pas pourquoi ses tantes l'appelaient parfois *Nordvear*, ou Nord, en faisant ainsi allusion à son lieu de naissance. Ensuite, sa mère lui raconte que les Anglais leur ont donné peu de temps pour se préparer au voyage, ils étaient obligés de laisser la plupart de leurs biens, même leurs animaux domestiques. Après avoir connu son histoire, Désiré commence à réfléchir sur ses origines. Il se demande quelle est sa nationalité :

Désiré ne savait plus où il en était. Mauricien ? Il avait toujours vécu ici, mais n'en avait pas la nationalité. Seychellois ? Il n'avait jamais vu ce pays. Britannique ? On voudrait encore moins de lui là-bas. Chagossien ? Il ne connaissait pas ces îles où il aurait dû voir le jour. Son lieu de naissance était un bateau, qui avait disparu (SC, 131).

Le jeune homme décide de travailler sur un bateau pour rattraper son passé, pour se rapprocher de ses racines. Chaque nuit, il rêve du bateau sur lequel il est né : « Désiré s'est réveillé en sursaut. Toute la nuit, ce bateau a parlé dans sa tête. Tout cela l'obsède. Il y a tant de choses qu'il voudrait savoir, comprendre » (SC, 141). Finalement, il réussit à visiter le bateau *Nordvear*, déjà très vieux et rouillé. Or, ni le travail en mer, ni l'image du bateau ne dissipent son angoisse et son manque de repères. En étant submergé par les images transmises par la génération de sa mère et de Charlesia, Désiré finit par idéaliser les îles Chagos, il est toujours déchiré entre : ici/là-bas. Le bonheur personnel et la paix intérieure paraissent impossibles.

²⁸ A. Ziethen, *op. cit.*, p. 94.

Conclusion

Pour conclure, il est légitime de constater que l'histoire coloniale et, en particulier, l'esclavage et l'engagisme occupent une place importante dans la littérature mauricienne contemporaine d'expression française. De nos jours, à l'île Maurice se déroule encore un autre drame : celui des Chagossiens, expulsés, de façon injuste, de leur territoire. Ananda Devi et Shenaz Patel, deux importantes auteures mauriciennes, examinent ces problèmes dans leurs romans.

Dans *Soupir*, Ananda Devi évoque la problématique de la post-mémoire et de l'identité. L'écrivaine décrit un groupe de Rodriguais qui échouent dans leur tentative de créer une communauté, hantés par le passé tragique de leurs ancêtres-esclaves. Les amis de Patrice l'Éclairé souffrent de troubles identitaires, privés d'Histoire de leur peuple. Bien des personnages ont des problèmes avec la mémoire personnelle. Le manque de racines et la mémoire refoulée provoquent des actes de violence commis par les membres du groupe. Le suicide final du narrateur et de ses deux amis rappelle le mythe concernant la fuite des marrons, à l'île Maurice, sous l'occupation britannique. Il faut également mettre en relief que la terre stérile de Rodrigues et le paysage sauvage correspondent aux états d'âme des personnages. Le relief de la petite île volcanique paraît marqué par les abus du passé colonial.

291

Dans *Le Voile de Draupadi* et *L'Arbre fouet*, Ananda Devi mentionne les troubles mnémoniques chez les Indo-Mauriciens causés par l'arrivée de leurs ancêtres de l'Inde. Pour venir à l'île Maurice, ils ont brisé l'un des interdits de l'hindouisme, à savoir le *Kala pâni*, ce qui entraîne la répétition du mauvais *karma* chez leur progéniture qui souffre des péchés commis par ses aïeux. Dans *L'Arbre fouet*, l'écrivaine évoque un autre moment difficile de l'histoire mauricienne : l'esclavage. L'arbre-titre symbolise la douleur et l'humiliation des esclaves mais aussi de Dévika, une jeune Indo-Mauricienne, dont la protagoniste, Aeena, est la réincarnation.

Dans *Le Silence des Chagos*, Shenaz Patel, par le biais des souvenirs de Charlesia et les péripéties de Désiré, décrit la tragédie des Chagossiens privés de leurs terres natales, condamnés à vivoter à l'île Maurice.

Notre analyse démontre que la société mauricienne présentée dans la littérature ressent des problèmes avec la mémoire concernant les moments tragiques de l'histoire de certaines ethnies. La « génération d'après » n'a pas accompli le deuil de mémoire de ses ancêtres. Les descendants sont traumatisés par les événements de l'histoire de leurs parents et de leurs grands-parents ce qui provoque chez eux des troubles identitaires : le déni, le manque de points de repères, le sentiment de déracinement et même la non-appartenance à la société dans laquelle ils vivent.

Bibliographie

- Arnold, Markus, *La Littérature mauricienne contemporaine. Un espace de création postcolonial entre revendications identitaires et ouvertures interculturelles*, Berlin, LIT Verlag, Dr. W. Hopf, 2017
- Devi, Ananda, *Le Voile de Drapaudi*, Paris, L'Harmattan, 1993
- Devi, Ananda, *L'Arbre fouet*, Paris, L'Harmattan, 1997
- Devi, Ananda, *Soupir*, Paris, Gallimard, 2002
- Hirsch, Marianne, *Family Frames. Photography Narrative and Postmemory*, Cambridge, Harvard University Press, 1997
- Issur, Kumari, Hookoomsing, Vinesh, *L'Océan Indien dans les littératures francophones : pays réels, pays rêvés*, Maurice, Karthala Presses de l'Université de Maurice, 2001
- Meur, Marie-Caroline, « La dégradation des symboles : du père au lepan, du guerrier au drogué, d'Énée au joueur de dominos », *Plume francophone*, dossier n° 25, Ananda Devi, 2008, URL : <https://la-plume-francophone.com/2008/03/19/ananada-devi-soupir/>, consulté le 12.07.2020
- Mucchielli, Alex, *L'Identité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986
- Patel, Shenaz, *Le Silence des Chagos*, Paris, Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2005
- Ramharai, Vicram, « Sociologie des relations ethniques entre descendants des Africains et des coolies dans la littérature mauricienne à l'époque coloniale et postcoloniale », *Romanica Silesiana*, n° 10 *Insularia*, sous la rédaction d'Ewelina Szymoniak, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego, 2015, p. 64-77
- Ricœur, Paul, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000
- Robin, Régine, *La Mémoire saturée*, Paris, Stock, 2003
- Thorabully, Khal, « L'île intérieure, entretien avec Ananda Devi », *Notre Librairie*, n° 142, 2000, p. 58-65
- Toussaint, Auguste, *Histoire de l'Île Maurice*. Paris, Presses Universitaires de France, 1971
- Ziethen, Antje, *Géo / Graphies postcoloniales. La poétique de l'espace dans le roman mauricien et sénégalais*, Wissenschaftlicher, Verlag Trier, 2013

292

Notice bio-bibliographique

Anna Szkonter-Bochniak – maître de conférences à l'Université de Technologie de Gliwice (Politechnika Śląska) à l'Institut de Recherche sur l'Éducation et sur la Communication (Instytut Badań nad Edukacją i Komunikacją). Elle est l'auteure d'une monographie (*L'Analyse de l'« effet-personnage » dans les romans d'Ananda Devi*, 2020) et de plusieurs articles sur la littérature francophone. Dans ses recherches, elle s'intéresse à la littérature francophone, à la culture et à la traduction notamment dans le domaine littéraire.